

MAITE CARRANZA

**PAROLES
EMPOISONNÉES**

*La vie n'est
qu'un vaste
mensonge...*



Extrait de la publication

Paroles empoisonnées

Maite Carranza

Paroles empoisonnées

Traduit de l'espagnol (castillan)
par Nathalie Nédélec-Courtès



Collection dirigée par Benjamin Kuntzer

Titre original :

Palabras Envenenadas

© Maite Carranza, 2010

Originally published in Spain by Grupo Edebé, 2010

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2013

Aux femmes qui souffrent.

PREMIÈRE PARTIE
La fille qui regardait *Friends*

Le jour de mon dix-neuvième anniversaire s'est déroulé comme n'importe quel autre.

Je savais, bien entendu, que c'était une année importante, mais ça m'était égal, car le bilan des trois cent soixante-cinq jours que je devais célébrer était exactement identique à celui des trois cent soixante-cinq jours de l'année précédente. Sans importance. Malgré tout, j'ai essayé d'y voir le côté positif et je suis arrivée à la conclusion que cela valait la peine d'avoir un an de plus parce que, au moins, j'allais avoir un cadeau. Enfin, je me suis passé des bougies impliquant la nostalgie, les souvenirs et la promesse que l'on se fait à soi-même d'être heureux. Tellement stupide. Je n'ai voulu donner aucune importance spéciale à la date parce que ma vie n'est pas vraiment des plus géniales. Je me suis réfugiée dans la routine qui est la mienne, me lever, faire mes exercices de gym, me doucher, prendre mon petit déjeuner, étudier, déjeuner, regarder un peu la télé et attendre la visite surprise avec le sourire. Cela n'a pas été difficile, car je me contente de très peu.

Une semaine avant, il m'avait demandé si je voulais quelque chose, si j'avais un souhait en particulier. Je sais qu'il était disposé à m'acheter n'importe quoi, une robe, des chaussures, un iPod. Mais moi, je ne voulais rien qui puisse s'acheter avec de l'argent et je lui ai demandé

qu'il m'emmène à la plage. Mon rêve était de me lancer à la mer du haut d'un rocher, de m'enfoncer avec les yeux grands ouverts, de nager le crawl jusqu'à perdre haleine et de faire la planche sur l'écume, bercée par les vagues. Je voulais me sentir légère, filer comme un poisson et me perdre sur l'horizon jusqu'à ce que mon corps blanc ne soit plus qu'un point éloigné éclaboussant le bleu monotone.

Il m'a répondu que peut-être, un jour, et m'a offert la neuvième saison de *Friends*.

J'avoue que ça m'a fait plaisir.

1. Salvador Lozano

Le sous-inspecteur¹ Lozano récupère son souffle devant la porte de l'appartement de M. et Mme Molina. Il a mis sa veste grise, celle qu'il a étrennée au mariage de son fils il y a sept ans, et sa cravate de soie irisée dans les tons rouges. Il se sent plutôt mal à l'aise et, au dernier moment, il se dit que sa cravate est peut-être trop voyante. Ses vêtements sont un éternel sujet d'embarras. En levant le bras pour appuyer sur la sonnette, il prend conscience qu'il a les mains moites. Il n'aime pas rendre ce genre de visite, mais il n'a pas le choix. C'est une visite de courtoisie. S'il ne le faisait pas, il regretterait toute sa vie d'avoir laissé ce tiroir ouvert et le paierait de nuits d'insomnies. Il se sèche la paume des mains sur un mouchoir en papier trouvé dans la poche de son pantalon, tout en respirant de manière saccadée. Cela n'a pas été facile de monter trois étages en raison de ses kilos superflus, ou bien de l'âge, qui sait, mais c'est un homme résolu, et malgré l'embarras que lui procure la situation, il doit fournir une explication aux époux Molina. Ils ne doivent pas l'apprendre de la bouche d'un autre et au téléphone, un appareil sans chaleur en fin de compte. Alors, il s'éclaircit la gorge, comme avant un interrogatoire,

1. Sous-inspecteur est un grade des Mossos d'Esquadra, les forces de police en Catalogne. (*N.d.T.*)

et presse fermement le bouton de la sonnette. Il se dit, en attendant qu'on vienne lui ouvrir, qu'il se sent responsable de leur affaire, du cauchemar qui un jour les a trahissement surpris et leur a dérobé l'envie de vivre. Il leur en reste tout juste assez. Ce sont des malades en phase terminale qui ne comptent plus les jours. Néanmoins, il voit parfois au fond de leurs yeux une étincelle d'espoir disposée à s'enflammer avec n'importe quelle piste. Ils attendent un miracle, un corps.

Personne ne vient ouvrir, peut-être ne sont-ils pas là. Il essaie encore et, cette fois, laisse son doigt appuyé sur la sonnette durant un bon moment.

Pourtant il leur a fait défaut, il pense en tendant l'oreille à l'affût du moindre bruit de l'autre côté de la porte. Tout est silencieux. Il n'y a sûrement personne. Il ne leur laisse – et il énumère mentalement – qu'un sac abandonné, une affaire classée sans cadavre, un numéro de dossier oublié et la photo d'une jeune fille souriante qui jaunit à l'intérieur d'une chemise pleine de papiers inutiles, bourrés de déclarations inutiles, perdus parmi des pistes inutiles. Sans le moindre indice.

Soudain, quelqu'un ouvre la porte avec méfiance, à l'abri derrière une chaîne de sécurité. De l'intérieur, depuis l'obscurité d'une entrée inhospitalière, une voix demande qui est là. C'est la voix de Nuria Solís.

Les Molina vivent dans un appartement de l'Ensanche à Barcelone, décoré avec discrétion, sans ostentation ni dissonances, aux couleurs claires et d'une sobriété orientale. Avant, il était confortable, mais petit à petit, il est devenu vétuste. Les murs avec leur peinture qui s'écaille, la poussière qui recouvre les meubles, le store de la salle à manger qui est cassé depuis deux ans sans que personne l'ait encore réparé. La cuisine, froide, fonctionnelle, ne sert qu'au strict minimum. Elle ne sent jamais l'oignon frit ni le pot-au-feu. Parfois, il lui vient à l'esprit qu'il se

trouve chez des morts vivants qui sont décédés quatre ans auparavant et qui se sont maintenus artificiellement en vie. Les garçons sont muets, discrets et fuyants. Anormal pour leur âge. Les jumeaux dégingandés et timides ont eu quinze ans, le même nombre d'années que Bárbara quand elle a disparu, mais c'est comme s'ils n'existaient pas. Ils passent inaperçus, parlent par gestes et détournent le regard quand il y a des visites. Ils ont appris à ne pas gêner la douleur de leurs parents. Leur enfance a été brisée.

Nuria Solís le reçoit avec la question de toujours. Est-ce qu'ils l'ont retrouvée ? Il n'y a rien de plus décourageant qu'un non, mais il n'y aura plus de questions. Je suis venu vous dire au revoir. Nuria Solís met du temps à réagir, comme si elle ne l'avait pas entendu. Elle ne l'invite pas non plus à entrer. Elle a enlevé la chaîne de sécurité mais est restée clouée sur le seuil, comme si elle avait reçu une gifle. Dire au revoir ? elle répète sans arriver à y croire. Salvador Lozano referme doucement la porte derrière lui et entre dans la salle sans y être invité. Votre mari est là ?

Nuria Solís a quarante-trois ans et est infirmière. Quand il a fait sa connaissance, elle en avait trente-neuf et c'était une belle femme. À présent, ses cheveux ont blanchi prématurément, elle s'habille de manière négligée et elle respire par obligation. Non, il n'est pas encore rentré, il est au travail, elle lui répond. Bien sûr, se dit Lozano, les gens travaillent le matin, comme lui, qui est en train d'accomplir son devoir, bien que dans son cas, malheureusement, ce soit peut-être pour la dernière fois. Si vous le voulez bien, alors, je vais vous expliquer. Et il s'assied et offre un siège à Nuria Solís comme s'il était chez lui et non l'inverse. Obéissante, elle s'installe et écoute, ou feint d'écouter. Depuis longtemps elle ne perçoit que la réponse à une unique question, et une fois qu'elle est for-

mulée, elle se déconnecte et laisse les mots glisser et s'égarer. Demain, j'aurai soixante-cinq ans, j'ai attendu jusqu'au dernier jour, mais on me met à la retraite, il lâche tout de go. Autant le faire tout de suite, comme ça il n'y a pas de malentendu, il pense. Elle le regarde, les yeux exorbités et le visage insondable, de sorte que Lozano ne peut en déduire si elle a compris sa simple explication. Ce qui confirme son idée qu'il aurait préféré parler à Pepe Molina. Ça veut dire qu'on ne la cherchera plus ? demande lentement Nuria. Non, non, s'empresse de rectifier Lozano. Maintenant, l'affaire va passer entre les mains de mon successeur. C'est lui qui aura la charge de l'enquête et qui continuera à communiquer avec vous.

Nuria semble soulagée quelques instants, mais se trouble tout de suite. Qui est-ce ? Le sous-inspecteur Lozano tente d'avoir l'air convaincant, mais sa propre voix sonne faux. C'est un jeune, enthousiaste, avec une solide formation, le sous-inspecteur Sureda. Je suis sûr qu'il aura plus de chance que moi. Il aurait aimé dire professionnel, mais il n'a pas voulu mentir. Le futur sous-inspecteur Sureda, avec tout juste trente et un ans et un avenir brillant, peut avoir de l'enthousiasme, mais pas du professionnalisme.

Abasourdie, Nuria se tait. Peut-être est-elle en train de méditer sur ces doutes qu'il ne lui a pas exposés. C'est une femme craintive. Quand son mari est là, elle ne se donne même pas la peine de parler, c'est lui qui s'en charge. Lui ne s'est pas laissé abattre jusqu'à présent. Il a perdu l'énergie des premiers mois, l'obsession de retrouver Bárbara qui le poussait à interférer dans le travail de la police ; mais maintenant il a trouvé la paix et s'est résigné à sa perte. Ils ont un tempérament bien différent. Lui souffre avec dignité tandis qu'elle souffre d'un manque de dignité. Elle lui rappelle un poussin mouillé sous la pluie. Nuria Solís acquiesce et s'abandonne à ses

pensées. Loin, inaccessible, indifférente. Plus rien ne lui importe à présent. Elle n'essaie plus de plaire. Il aurait aimé la connaître avant qu'elle ne perde sa fille et l'envie de vivre. L'incertitude l'a rendue folle.

Nuria Solís ne dit rien et s'agite anxieusement sur sa chaise. Il est évident qu'elle s'est égarée. Vous devriez parler à mon mari, elle lâche tout à coup. Lui, il a toute sa tête, elle admet. Le sous-inspecteur Lozano le pense aussi, et estime qu'il manque de courtoisie en ne la contredisant pas, car elle vaut bien son mari comme interlocutrice. Cependant, Nuria s'est déjà levée, s'est saisie du portable sur la petite table et a composé un numéro.

Pepe ? elle s'exclame d'une voix implorante. Son expression change tandis qu'elle l'écoute. Non, excuse-moi, je sais que tu travailles, mais le sous-inspecteur Lozano est là. Elle se tait en tremblant quelques secondes et recommence à parler d'une voix indécise, la même indécision avec laquelle on affronte le vide inconcevable de l'absence. Non, il n'y a rien de nouveau concernant Bárbara, elle lui apprend. Mais il voulait te dire au revoir, il part en retraite demain. D'accord, elle conclut après une longue explication de son mari. Ses traits sont plus détendus parce qu'il lui a probablement fourni une solution au problème qu'elle était incapable de résoudre seule. Et elle raccroche avec une lumière dans les yeux, soulagée d'avoir pu se défaire d'une charge imprévue. Elle dit qu'il passera le voir en personne. Le sous-inspecteur Lozano sait qu'il le fera, que c'est un homme résolu, bien organisé. Il est représentant en bijouterie. Il sait comment traiter les clients et gérer son temps. Et bien qu'il voyage continuellement, il se débrouille pour profiter de sa femme et ses fils et veiller sur sa famille. Il s'est même occupé du chien dont ils ont dû se débarrasser parce qu'il leur rappelait trop Bárbara. C'est un homme énergique, plein de vitalité, qui menait les manifestations pour sa

filles, toujours au premier rang, pancarte en main, infatigable. Il se lève. Il n'a aucun motif pour prolonger la visite. Tout est dit et, en plus, Nuria Solís a oublié les règles élémentaires de la courtoisie et ne lui a même pas proposé un café. Le mauvais moment est passé, il se dit, et il se détend. Ils avancent en silence jusqu'à la porte et, soudain, avant de l'ouvrir, elle s'arrête, se tourne vers le policier et le serre dans ses bras. Le sous-inspecteur Lozano ignore comment réagir et reste rigide, ne sachant que faire de ses bras. Il se laisse rapidement gagner par l'émotion et l'enveloppe, protecteur, lui procurant le réconfort de son cœur chaleureux. Elle est fragile, comme une enfant. Une enfant brisée. Ils restent ainsi, dans les bras l'un de l'autre, unis dans un adieu stérile. Merci, murmure Nuria Solís. Et elle rompt leur étreinte en lui laissant une chaleur dans la poitrine qui a fait fondre l'amertume de son échec. Elle lui a offert avec simplicité la reconnaissance que les policiers n'attendent jamais, mais qu'ils souhaitent toujours. Elle a compris l'effort qu'il a dû fournir pour se rendre chez eux et leur dire adieu. Elle sait que lui aussi refuse d'abandonner Bárbara, de la passer à d'autres qui manipuleront son souvenir avec enthousiasme, mais sans la moindre délicatesse.

Par la porte entrebâillée, elle lui sourit entre ses larmes, et il devine alors que son sourire, avant, était radieux et frais, comme celui de la photo de Bárbara qu'il a regardée et regardée encore tant de fois.

2. Nuria Solís

Nuria déambule dans l'appartement comme une âme en peine. La visite du sous-inspecteur l'a angoissée. Non, elle se dit, ce n'est pas la peine de se chercher des excuses. Elle cohabite depuis très longtemps avec l'angoisse, mais parfois elle se fait si déchirante qu'elle la ressent comme un couteau qui lui arracherait la peau. Comme à présent, où elle l'empêche de respirer et l'a poussée à ouvrir la porte de la chambre de Bárbara. Intacte, telle qu'elle l'a laissée il y a quatre ans. C'est la seule chambre de l'appartement qu'elle nettoie régulièrement, comme un sanctuaire. Elle enlève la poussière des étagères, balaie le sol et passe un chiffon sur la table. Avant, elle s'y enfermait pour boire, seule. Elle, la bouteille de cognac et l'odeur de l'eau de toilette de Bárbara. Entourée de ses photos, de ses livres, de ses jouets de petite fille. Elle en sortait bouleversée et mettait des semaines à relever la tête. Tu ne sais pas te maîtriser, lui disait Pepe. Et si elle le niait au début, elle a fini par l'admettre. Elle se laissait emporter dans une spirale d'auto-compassion destructive. Cette analyse aussi précise, c'est le psychiatre qui la lui a fournie. Il lui a aussi prescrit des comprimés. Des comprimés pour se lever, des comprimés pour marcher, des comprimés pour dormir, des comprimés pour vivre. Elle pressentait qu'il y avait trop de comprimés, que les comprimés lui dérobaient



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACKPRINT CPI
le 20 février 2013.

Dépôt légal février 2013.
EAN 9782290054369
OTP L21EDDN000371N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion